

et insultaient les nouveaux captifs, leur coupaient les cheveux et les appelaient « esclave femelle » ou « esclave mâle ». Destinés à être tués et consommés, les jeunes garçons étaient aussi appelés « ma grillade ».

Des récits du début du XIX^e siècle décrivent le traumatisme constitué par la destruction de l'identité sociale et culturelle des captifs en Asie du Sud-Est. C'est ce qu'endura un capi-

idéologiques, ce dont leurs ravisseurs profitaient pleinement.

Plusieurs récits suggèrent qu'au moins certains captifs ont été choisis en raison de leur savoir-faire technique. Fait prisonnier au début du XIX^e siècle par la tribu mowachaht sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord (aujourd'hui en Colombie-Britannique), John Jewitt, l'armurier d'un bateau anglais, raconta ses épreuves dans un récit publié en 1815. Il avait été épargné lors de l'attaque surprise du navire parce que le chef voulait des armes en métal que savait fabriquer Jewitt. Ce dernier apprit aussi à ses ravisseurs à laver les vêtements sales plutôt que de les jeter, même s'il fut obligé de faire lui-même la lessive.

Un autre exemple est celui d'Helena Valero, qui, dans les années 1930, avait été enlevée enfant par un groupe amazonien, des Yanomamis. Elle raconta la colère de ses ravisseurs quand elle leur apprit ne pas savoir fabriquer d'outils de métal. Dans le livre de 1965 où elle narra ses années de captivité, elle rapporta que les femmes disaient : « C'est une femme blanche, elle doit savoir ; pourtant, elle ne veut pas nous confectionner de vêtements, de machettes ou de casseroles. Frappez-la ! » Mais le chef et l'une des coépouses d'Helena la défendirent, et elle survécut.

De même, il semble que quand les tribus germaniques du nord de l'Europe capturaient des forgerons romains, elles les mettaient au travail. Les archéologues ont en effet découvert dans le nord de l'Europe des statuettes, des cornes à boire, des armes et d'autres objets métalliques de style romain.

Il arrivait aussi que les captifs modifient les pratiques religieuses de leurs ravisseurs. Ainsi, les tribus germaniques qui ont attaqué l'Empire romain pendant son déclin ont adopté la religion chrétienne de leurs captifs. Le peuple amérindien des Haïdas, sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, a par exemple appris de ses captifs Bella Bella comment organiser un potlatch, c'est-à-dire l'une de ces cérémonies d'échange de dons que l'on organisait pour construire ou réparer une maison. Les gens de Juda (aujourd'hui Ouidah, au Bénin), l'un des principaux centres d'embarquement d'esclaves africains dans le cadre de la traite occidentale, pratiquaient au XIX^e siècle une variété de cultes vaudous, dont certains furent introduits par les femmes capturées dans les populations africaines de l'intérieur.

Les ravisseurs méprisaient en général leurs captifs, mais ils les croyaient souvent investis du pouvoir de guérir. L'Espagnol Álvar Núñez Cabeza de Vaca explorait le golfe du Mexique quelques décennies après le voyage de Christophe Colomb quand ses compagnons et lui, après avoir fait naufrage, >

Les captifs représentaient des occasions de progrès sociaux, économiques et idéologiques

taine de la marine hollandaise capturé par des Iranuns, un peuple de l'île de Mindanao, aux Philippines. Les pirates le dépouillèrent de ses vêtements et le jetèrent pieds et poings liés au fond d'un bateau. Selon l'ethnohistorien James Warren, de l'université Murdoch, en Australie, ils frappaient aussi violemment les coudes et les genoux de leurs captifs afin qu'ils ne puissent ni courir ni nager. Attachés pendant des mois, mal nourris et constamment maltraités, les captifs finissaient par perdre tout espoir de délivrance.

Dans les sociétés de la côte nord-ouest de l'Amérique, les captifs étaient non seulement asservis sans espoir aucun d'intégrer un jour la société de leurs ravisseurs, mais leurs enfants avaient aussi à endurer le même destin, comme cela a été le cas pour les esclaves africains du sud des États-Unis et de leur descendance.

AGENTS DE CHANGEMENT

On pourrait donc penser que les captifs maltraités et prisonniers d'un nouveau groupe n'y aient que peu d'occasions de transmettre leurs connaissances ou leurs compétences. Mon étude transculturelle brosse cependant un tableau très différent. On a tendance aujourd'hui à penser que les sociétés de petite dimension étaient stables et intemporelles ; en réalité, elles étaient souvent avides d'apprendre. Les captifs représentaient des occasions de progrès sociaux, économiques et

► furent emmenés par des groupes autochtones vers ce qui est aujourd'hui le Texas. Leurs ravisseurs étaient certains que ces étrangers savaient guérir les maladies, et Álgvar Núñez Cabeza de Vaca et son groupe devinrent très célèbres grâce aux cérémonies de guérison qu'ils inventèrent. Lorsque les Espagnols s'échappèrent et réussirent à gagner le Mexique, les nombreux peuples autochtones qu'ils rencontrèrent en chemin leur réclamèrent d'exercer sur eux leurs talents de guérisseurs. De même, au milieu du ^{xix}^e siècle, un chef sioux oglala de l'Ouest américain, qui avait été blessé, demanda à sa captive, une jeune pionnière nommée Fanny Kelly, de le soigner parce qu'il croyait que le contact d'une femme blanche le guérirait. Et on pense que dans le nord-est de l'Amérique du Nord, ce sont les captifs hurons qui ont introduit chez leurs ravisseurs iroquois la société des Faux Visages, une association de guérisseurs organisant des rituels curatifs pendant lesquels des masques de bois sont utilisés (*photographie ci-contre*).

SYMBOLES DE STATUT

La découverte peut-être la plus surprenante que j'aie faite pendant mes recherches est que les captifs étaient pour leurs ravisseurs une source importante de pouvoir politique. Dans une petite société, le pouvoir découle du nombre de partisans contrôlés par un meneur. En général, la plupart sont ses parents. Involontairement, les captifs augmentaient significativement le nombre des partisans non apparentés de certains personnages dominants qui les avaient capturés, améliorant ainsi leur statut social. Les femmes captives en âge de procréer permettaient par ailleurs aux chefs ou aux hommes désirant s'élever socialement d'accroître la taille de leur famille ou le nombre de leurs partisans, sans pour autant être contraints à un mariage traditionnel avec dot à verser à la belle-famille. Et par leur simple présence, les captifs créaient instantanément de l'inégalité au sein de la société : en tant que membres les plus méprisés et marginalisés du groupe, ils élevaient *de facto* la position sociale de tous ses autres membres.

Dans la plupart des petites sociétés que j'ai examinées, les hommes gagnaient du prestige par leurs succès guerriers. Les captifs étaient la meilleure preuve de succès. Chez les Kalinagos, par exemple, un homme ne pouvait faire un mariage dans une famille de haut rang que s'il triomphait à la guerre, ce qui impliquait de prendre des captifs. De même, les jeunes Iroquois ne pouvaient espérer devenir chef ou faire un bon mariage s'ils n'étaient pas de bons guerriers, ce qui, de nouveau, signifiait prendre des captifs. Dans ces anciennes sociétés du nord-est de l'Amérique, les



hommes profitaient de la cérémonie du calumet, un rituel destiné à nouer des alliances, afin de vanter leurs exploits en tant que guerriers et ravisseurs. Chacun racontait les batailles auxquelles il avait participé et les captifs réduits en esclavage. De même, dans les chefferies philippines du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e siècles, les guerriers qui capturaient le plus de prisonniers lors des raids et rapportaient le plus gros butin obtenaient le statut le plus élevé. Ils aspiraient aux succès des guerriers mythiques, dont les pouvoirs surnaturels leur permettaient de vaincre leurs ennemis et de faire fuir leurs peuples.

Les maîtres augmentaient aussi leur statut social par la démonstration publique de leur pouvoir sur leurs esclaves. Les disparités frappantes entre captifs et maîtres renforçaient constamment le rang de ces derniers dans la vie quotidienne. En ce sens, être d'un statut social élevé impliquait non seulement d'être un maître et de disposer d'un serviteur, mais aussi d'un public témoin de cette domination. Orlando Patterson a ainsi souligné que le culte de la chevalerie du sud des États-Unis, dans lequel on mettait en exergue l'« honneur » des hommes du Sud, n'a été possible que grâce au contraste existant entre les puissants individus blancs (propriétaires d'esclaves ou pas) et les esclaves noirs dénués de pouvoir et à leurs yeux « sans honneur ».

On retrouve des dynamiques comparables dans les sociétés de faibles effectifs. Dans les

L'usage de masques de bois (*ci-dessus l'un d'entre eux*) lors de rituels curatifs aurait été introduit dans la société iroquoise par les captifs pris chez les Hurons, un peuple rival. Il constitue donc un exemple d'influence culturelle des captifs sur leur société d'adoption. Les captifs étaient cependant avant tout asservis et mis au travail, comme l'illustre cette statuette (*ci-contre*) provenant d'une société de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.